Architectures en pan de bois dans le pays rennais. Un patrimoine insoupçonné

Pierre-Yves Laffont

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/abpo/6893>

DOI : 10.4000/abpo.6893

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2021

Pagination : 205-210

ISBN : 978-2-7535-8359-7

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Pierre-Yves Laffont, « *Architectures en pan de bois dans le pays rennais. Un patrimoine insoupçonné* », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 128-2 | 2021, mis en ligne le 30 juin 2020, consulté le 26 octobre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/6893> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/abpo.6893>

C'est ainsi qu'elle pose les termes de la circulation oral-écrit, ce qui peut expliquer les différentes traditions à partir d'un même thème. Kenneth Jackson en avait fait un sujet d'étude dans son ouvrage *The International Popular Tale and Early Welsh Tradition* (University of Wales Press, Cardiff, 1961). Plus près de nous Oliver J. Padel dans un article important, *Oral and literary culture in medieval Cornwall* (publié dans Helen Fulton, *Medieval Celtic Literature and Society*, Dublin, 2005, p. 95-116), donne plusieurs exemples corniques et bretons. Les deux langues celtiques ayant le corpus ancien le plus pauvre, mais pas forcément le moins intéressant. Voir plus spécialement p. 111 de son étude avec les références à *Colebrant* français, *Colbrond* anglais et *Kolevrant* breton, ce dernier issu de la tradition orale et collecté au XIX^e siècle par Luzel. On mesure les distances chronologiques sur plusieurs siècles.

Enfin, la publication de Valéry Raydon permet au lecteur averti d'avoir une vision synthétique, non seulement sur le sujet abordé, mais aussi sur la méthodologie à suivre, où le comparatisme structural est mis à contribution (chap. 2).

Un ouvrage que toute bonne bibliothèque de mythologie se doit de posséder.

Hervé LE BIHAN

Région Bretagne, Service de l'Inventaire du Patrimoine, *Architectures en pan de bois dans le pays rennais. Un patrimoine insoupçonné*, Châteaulin, Éditions Locus solus, collection Invitation patrimoine, 2019, 143 p., 12,90 €

La Bretagne fait assurément partie des régions françaises, comme l'Alsace ou la Lorraine par exemple, qui ont bénéficié, depuis la seconde moitié du XX^e siècle, des plus nombreuses études sur l'habitat rural, entendu dans une acception sociale et fonctionnelle large, de la maison du paysan à la maison des petites et moyennes élites rurales, de l'habitation à la grange ou au moulin. Ces travaux ont été conduits à la fois par des géographes et des ethnologues (G. Meirion-Jones, J.-Ch. et P. Bans, J.-Fr. Simon, Ph. Bardel, J.-L. Maillard, D. Le Couédic, J.-R. Trochet, etc.) mais aussi des archéologues (M. Batt, P. André, R. Bertrand, M. Lucas, etc.). N'oublions pas non plus qu'en 2005 s'est tenu à Rennes, à l'initiative d'un collectif d'historiens de l'université Rennes 2, (A. Antoine, M. Cocard et D. Pichot), un colloque consacré à la maison rurale en pays d'habitat dispersé, dont diverses contributions concernaient la Bretagne (ANTOINE Annie, COCARD Martine, PICHOT Daniel., dir., 2005, *La maison rurale en pays d'habitat dispersé, de l'Antiquité au XX^e siècle*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes). Et c'est une démarche voisine, diachronique et pluridisciplinaire, qui a abouti à la publication en 2008 d'un autre ouvrage collectif, particulièrement bien illustré, *La maison paysanne en Bretagne. 2500 d'ans d'habitat rural* sous la direction de N.-Y. Tonnerre (TONNERRE Noël-Yves, dir., 2008, *La maison paysanne en Bretagne. 2500 ans d'habitat rural*, Spézet, Coop Breizh. On trouvera dans ce volume une importante bibliographie sur l'habitat rural en Bretagne où figurent nombre des auteurs mentionnés au début de ce texte).

Les chercheurs du service de l'Inventaire de la région Bretagne ont, eux aussi, apporté une contribution déterminante à cette recherche, soit à titre individuel, soit dans le cadre de publications spécifiques de l'Inventaire avec, entre autres, la publication en 1993 du gros volume consacré au manoir en Bretagne (MIGNOT C., CHATENET M., dir., 1993, *Le manoir en Bretagne, 1380-1600*, Paris, Impr. nationale, Inventaire général) ou la publication en 2014 d'un ouvrage-bilan : *Architecture rurale en Bretagne. 50 ans d'inventaire du patrimoine* (RIOULT J.-J. et al., 2014, *Architecture rurale en Bretagne. 50 ans d'inventaire du patrimoine*, Lyon, Édition Lieux Dits). L'ar-

chitecture en pan de bois dans le pays rennais s'inscrit dans cette ligne et dans ce contexte tout à fait favorable, en mettant à nouveau à profit les riches fonds documentaires constitués par l'Inventaire depuis sa création dans les années 1960 et en s'appuyant sur la solide méthodologie développée depuis lors.

Cet ouvrage s'intéresse à un aspect de l'habitat rural qui reste assez largement méconnu, comme le sous-titre le laisse entendre : le bâti rural en pan de bois. L'étude porte sur le « pays rennais », soit approximativement les communes qui forment le centre du département de l'Ille-et-Vilaine autour de la capitale régionale. Si le bâti urbain n'est clairement pas au centre de cet ouvrage, les comparaisons entre l'architecture en pan de bois rennaise et celle de sa périphérie plus ou moins lointaine et plus ou moins rurale sont très nombreuses, dans la mesure où l'histoire de l'une éclaire largement l'histoire de l'autre.

En deux mots, revenons sur ce que l'on appelle l'architecture en pan de bois, qui est aussi communément appelée aussi « colombage », de « colombe », terme qui désigne en architecture les pièces verticales mises en œuvre dans une ossature de bois. Cette expression technique désigne des constructions constituées d'une ossature de bois, dont les vides sont remplis ensuite par divers matériaux : pierre, briques, torchis. Ces bâtiments reposent généralement sur un solin de pierre ou de briques, plus ou moins haut, pouvant prendre parfois l'aspect d'un mur-bahut voire même d'un rez-de-chaussée totalement maçonné. Si les campagnes et même les espaces péri-urbains conservent actuellement un certain nombre de beaux exemplaires de ce bâti de bois (et d'autres exemplaires nettement plus dégradés...), il n'en demeure pas moins que ce type d'architecture rurale a largement disparu durant le xx^e siècle. Aujourd'hui, lorsque l'on songe au bâti en pan de bois, en Bretagne (mais cela est vrai dans nombre de régions de l'Ouest), on pense avant tout au centre ancien de certaines villes, telles Rennes, Quimper ou Morlaix, qui offrent de très beaux exemples ou encore, toujours pour rester dans l'Ouest, Laval, Le Mans ou Angers. Depuis le xix^e siècle et tout au long du xx^e siècle – le célèbre Eugène Viollet-le-Duc y consacre quelques pages dans son *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du xi^e au xvi^e siècle* paru en 10 volumes entre 1854 et 1869 –, c'est en effet bel et bien le bâti en bois de pan urbain (même si celui a aussi considérablement reculé, ne l'oublions pas...) qui a attiré avant tout l'attention des historiens de l'architecture et prioritairement les édifices plus prestigieux (voir par exemple pour la Bretagne les travaux de Daniel Leloup).

À partir de la toute fin du xx^e siècle, le développement de l'archéologie du bâti a amené des archéologues à apporter un regard nouveau sur ces bâtiments et à revaloriser leur datation, notamment grâce à la multiplication des analyses dendrochronologiques. Un certain nombre de villes ont même fait l'objet de programmes particulièrement développés d'études archéologiques du bâti en pan de bois, ainsi Laval, Tours ou Orléans. Dans cette dernière ville, un suivi systématique des ravalements de façade a permis de remettre au jour toute une architecture de bois qui avait disparu progressivement du paysage urbain après la Seconde Guerre mondiale à cause de l'usage massif des enduits de ciment. Ces études archéologiques récentes ont concerné avant tout des habitats, qui offraient généralement la structuration classique, local commercial au rez-de-chaussée et habitation aux étages. Mais d'autres constructions d'usage collectif, telles que récemment l'Aître Saint-Maclou à Rouen, ont bénéficié d'études remarquables associant archéologie et dendrochronologie. En 2013, un très important colloque à l'université de Tours a permis justement de faire un état des lieux de nos connaissances sur l'architecture urbaine en pan de bois au Moyen Âge (ALIX C., ÉPAUD F., dir., 2013, *La construction en pan de bois au Moyen Âge et à la Renaissance*, Tours, Presses Universitaires François Rabelais, Rennes, Presses Universitaires de Rennes). Malgré un titre général, les articles

rassemblés dans ce volume traitent en réalité pour l'essentiel d'exemples urbains.

Et comme cela a été dit précédemment, si l'architecture en pan de bois en milieu urbain apparaît aujourd'hui relativement bien connue, son équivalent en milieu rural est resté quant à lui assez largement à l'écart des préoccupations des chercheurs à quelques rares exceptions près. On songera ici avant tout à l'exemple de l'Alsace et aux travaux menés notamment par Marc Grodwohl depuis les années 1970 qui ont abouti, entre autres, à la création de l'Écomusée d'Alsace à Ungersheim où, après étude, démontage et remontage, diverses maisons en pan de bois sont désormais visibles par le public. C'est fort de ce constat, que l'INHA, à l'initiative de Cl. Alix et de J. Noblet, a organisé en novembre 2019, à Paris, une journée d'étude consacrée au pan de bois en milieu rural, à la fois en contexte d'habitat dispersé mais aussi en contexte d'habitat villageois. Les actes de cette journée sont encore à paraître, mais les études présentées lors de celle-ci ont montré tout l'intérêt qu'il pouvait y avoir à l'étude de ce patrimoine et à une confrontation entre les deux modèles, urbain et rural. Ce n'est donc pas pur hasard si le livre du service de l'Inventaire de la région Bretagne dont nous présentons ici le compte-rendu a paru au moment même de la tenue de cette journée d'étude. Cette coïncidence témoignait finalement du fait qu'un certain nombre de chercheurs en différents lieux de France avaient pris conscience des lacunes de la recherche et, au-delà, de la nécessité de préserver un patrimoine ancien souvent fragile et même menacé. En effet, l'habitat rural en pan de bois, comme du reste plus généralement l'habitat rural ancien, ne bénéficie généralement que de peu de protection légale.

De l'intérêt et de la fragilité du pan de bois rural, ce petit volume se fait donc l'écho en un peu plus de 140 pages, accompagnées, comme toujours avec les publications de l'Inventaire, d'une riche iconographie de très grande qualité formelle, particulièrement les photographies. En complément du texte, quelques encarts viennent mettre l'accent sur un bâtiment particulièrement remarquable (comme le manoir disparu de la Mandardière à Pacé ou le manoir de la Touche à Chavagne), un ensemble exceptionnel (l'architecture en pan de bois de la commune de Melesse), une méthode d'analyse (la dendrochronologie) ou des expériences particulières (ici deux restaurations en cours).

Quatre chapitres structurent l'ouvrage. Dans un premier temps, les auteurs montrent toute la diversité des bâtiments employant la technique du pan de bois dans le pays rennais, entre le ^{xiv}^e siècle pour les éléments les plus anciens conservés (des logis-porches de manoir) et le ^{xix}^e siècle lorsque la technique périclité peu à peu, après un recul amorcé dès la fin du ^{xvii}^e siècle au profit notamment de la construction en bauge, technique de construction en terre massive caractéristique notamment de la Haute-Bretagne.

L'essor de la construction en pan de bois a été favorisé à la fois par un sous-sol pauvre en pierre de construction, offrant en revanche bois et terre en abondance, et par l'influence de la capitale rennaise, où jusqu'au grand incendie de 1720 l'essentiel des bâtiments, hormis les plus prestigieux, étaient de bois. Les élites urbaines, économiques, politiques ou aristocratiques, ont dès lors transporté cette technique dans leurs maisons des champs (les « retenues ») sises autour de la ville, dans les faubourgs, et au-delà dans tout le pays rennais, tout en influençant l'architecture des maisons des lignages aristocratiques locaux qui donnaient ainsi à leur maison un air de ville à la campagne. Même si, plus on s'éloigne de Rennes, plus la proportion d'habitats élitaires bâtis en pan de bois se réduit. Outre les maisons des élites rurales, leurs dépendances agricoles et des habitats paysans, d'autres constructions vont employer cette technique, ainsi des presbytères, certains clochers (à La Chapelle-Thouarault par exemple), des moulins ou les anciennes halles d'Iffendic.

L'influence de la ville se traduit notamment dans les techniques employées, entre simple imitation et adaptation à la situation locale, particulièrement dans le dessin du réseau des colombages. Mais on retrouvera aussi, transposée en milieu rural, l'évolution que connaît le pan de bois urbain dans la seconde moitié du ^{xvii}^e siècle avec le développement de pans de bois destinés à être enduits et conservant uniquement un rôle architectonique, sans fonction esthétique. On retrouvera encore, transposé dans l'habitat manorial rural, alors que rien ne le nécessite, le principe de l'encorbellement, systématique dans les pans de bois urbains antérieurs au milieu du ^{xvii}^e siècle. Cela n'empêchera pas, par ailleurs, le développement de modèles ruraux très originaux où le pan de bois de l'étage au lieu de former un encorbellement est, au contraire, posé légèrement en retrait du nu du mur maçonné du rez-de-chaussée.

Outre la ville capitale, la plupart des gros bourgs du Rennais ont accueilli en leur centre du bâti en pan de bois, servant d'intermédiaires culturels entre la cité rennaise et les campagnes. Ainsi à Châteaugiron, où le bourg offre dans son ensemble un remarquable patrimoine de constructions en pan de bois. Les exemplaires les plus anciennement conservés y datent du ^{xv}^e siècle. Saint-Aubin-du-Cormier ou Melesse offrent de même un exceptionnel patrimoine dans ce domaine, même si à côté des constructions qui dévoilent ostensiblement leur architecture en pan de bois, d'autres au contraire la gardent largement masquée par des enduits contemporains au ciment.

La seconde partie de l'ouvrage s'intéresse à la dimension technique de la construction en pan de bois. En premier lieu, la question de la matière première : le bois. Le chêne domine presque exclusivement. Cependant, il ne s'agit pas de bois de hautes futaies mais principalement de bois de ragsosse issu d'arbres émondés, ce qui explique leur faible section ou leur forme irrégulière. Cela est *a fortiori* vrai pour les constructions édifiées à partir de la fin du ^{xvii}^e siècle, les pans de bois seront alors systématiquement enduits ce qui nécessitera encore moins d'utiliser des bois présentant des qualités esthétiques.

Le charpentier, acteur majeur de la construction en milieu rural à l'époque médiévale et moderne (particulièrement pour les constructions non élitaires), est à la fois le concepteur et le constructeur de l'édifice. Toute l'ossature est préfabriquée en atelier et les pièces, soigneusement numérotées enfin de pouvoir être remontées sur le lieu du chantier sans risque de se tromper, sont évidemment réalisées à la main. La conception technique doit garantir la répartition des charges et empêcher la déformation de la structure afin d'assurer la stabilité et la pérennité de la construction. D'une manière générale dans le pays Rennais, les assemblages des pièces de bois de l'ossature se font à tenons et mortaises. Sur le chantier, le maçon qui construit le solin de pierre précède logiquement le charpentier.

Dans le bâti en pan de bois, l'ossature constitue à la fois le cadre porteur de la charpente de la toiture et le cadre d'ancrage des escaliers et des coursives qui permettent d'organiser les circulations dans le bâtiment, mais aussi, bien sûr, l'armature des murs du bâtiment sur lesquels viennent s'accrocher le lattis et le clayonnage du torchis. En effet, à la différence d'autres régions qui ont connu le pan de bois, dans le pays Rennais le hourdis de remplissage est exclusivement constitué de torchis. C'est-à-dire d'un mélange de fibres végétales et de terre argileuse, roulé sur des baguettes de chêne ou de châtaigner refendues, les « éclisses », qui sont clouées à intervalles réguliers au revers du pan de bois. Le torchis est ensuite recouvert d'un enduit à la terre, voire en plus d'un badigeon de lait de chaux. À partir de la fin du ^{xvii}^e siècle, cet enduit commencera à recouvrir l'ensemble des parois, hourdis et ossature compris.

L'architecture en pan de bois est tout à fait évolutive de par sa conception structurelle, ainsi les pièces abîmées de l'ossature peuvent-elles être aisément

remplacées, de même elles peuvent être aisément réutilisées, ici ou ailleurs, offrant d'innombrables possibilités de réemploi. Bel exemple d'économie circulaire avant l'heure... Le pan de bois permet encore une grande liberté en matière d'ouvertures (ajouts, modifications), pourvu que celles-ci respectent l'ossature principale du bâtiment. Et lorsque les constructions de pierre ou de bauge se développent à partir du ^{xvii}^e siècle, il n'est pas rare de voir des bâtiments originellement en pan de bois repris plus ou moins largement en sous-œuvre avec ces matériaux nouveaux.

Loin d'être une technique figée, le pan de bois s'adapte et évolue. Ainsi lorsque les encorbellements disparaissent, d'abord en milieu urbain à la suite des édits royaux du début du ^{xvii}^e siècle puis à la campagne, les charpentiers emploient alors des poteaux longs, montant d'un seul tenant de la sablière basse jusqu'au toit. De même, lorsque se diffusent les toitures à croupe à partir du milieu du même siècle, les charpentiers adaptent les structures porteuses à la nouvelle morphologie des toits.

Comme son équivalent de pierre, et peut-être même plus facilement, l'architecture en pan de bois est le support de décors sculptés : décors géométriques, décors végétaux, animaliers où figurés. Les constructions rurales reprennent là, généralement, des motifs déjà déployés dans les constructions urbaines. Comme pour l'architecture de pierre, l'attachement au répertoire ornemental issu de l'architecture gothique se prolonge pour le pan de bois, dans le pays rennais comme dans toute la Bretagne, jusque dans les années 1560. Il faut attendre les dernières décennies du ^{xvi}^e siècle pour voir apparaître à Rennes et puis ensuite dans les terroirs environnants des éléments décoratifs significatifs de la Renaissance. N'oublions pas non plus que les bois étaient peints, même si les exemples conservés en milieu rural sont extrêmement rares à la différence des villes.

À partir du milieu du ^{xvii}^e siècle, afin de limiter les incendies, des édits royaux imposent dans les villes la couverture des pans de bois par des enduits qui cachent dès lors ceux-ci à la vue. Cette pratique se diffuse ensuite dans le monde rural. Elle entraîne même l'usage du faux appareil de maçonnerie sur enduit et la mise en place d'ornementations architecturales pleinement inspirées de l'architecture de pierre. Le pan de bois disparaît de fait du paysage et il se développe même une architecture qualifiée par les auteurs d'« illusionniste » où le pan de bois, dont la technique se maintient encore parfois jusqu'en en plein ^{xix}^e siècle, se pare extérieurement de tous les traits de la maçonnerie de pierre, toujours plus prestigieuse socialement.

L'histoire de la construction en pan de bois ne s'arrête toutefois pas là. Dans la seconde moitié du ^{xix}^e siècle, celle-ci connaît même un renouveau. Il est porté par un certain goût du pittoresque et d'une architecture rurale idéalisée et recomposée qui donne diverses constructions, plutôt de prestige et à la tonalité d'ensemble souvent fantaisiste (exemple de la villa des Ormeaux à Rennes). Mais il est porté surtout, presque à l'inverse, par la production désormais industrielle de briques, de qualité supérieure et au coût toujours plus faible, grâce à l'usage du charbon de terre pour les fours. Avant la diffusion massive des charpentes métalliques, l'usage de la technique ancienne du pan de bois combiné à l'usage massif de la brique en remplissage permet de construire d'importants bâtiments à vocation industrielle (moulins, tanneries...) ou des logements ouvriers. Au ^{xx}^e siècle, dans l'entre-deux guerres, le poids alors prépondérant de l'architecture régionaliste entraîne même le développement de décors de faux pans de bois en ciment plaqués sur des maçonneries de briques creuses, sur le modèle de l'architecture balnéaire de style néo-normand.

La quatrième et dernière partie de l'ouvrage dresse un état des lieux des constructions en pan de bois dans le pays rennais aujourd'hui. L'abandon ou l'absence d'entretien de constructions ayant parfois perdu leur usage premier (ce qui est particulièrement vrai en milieu rural pour tout le bâti agricole) a conduit à la disparition ou, au mieux, à la ruine de nombreux bâtiments en pan de bois. À partir des dernières

décennies du ^{xx}e siècle, des travaux de restauration (on pourrait parler plus exactement de « rénovation ») mal conduits, en utilisant des matériaux industriels tout à fait inadaptés, ont aussi entraîné de nombreux dégâts, parfois irréparables, sur le bâti existant. La perte des savoir-faire anciens, le désamour du temps pour ce type de construction, le faible coût et la facilité d'obtention et d'emploi des matériaux industriels contemporains ont joué un rôle déterminant dans la destruction d'une part très importante de ce patrimoine. Celle-ci se poursuit malheureusement encore malgré les actions d'étude et de sensibilisation conduite par des institutions publiques (l'Inventaire par exemple), parapubliques (les CAUE) ou des associations (Tiez Breiz en Bretagne ou Maisons paysannes de France ailleurs...). Le début du ^{xxi}e siècle offre cependant quelques lueurs d'espoir. Il semble que la pédagogie patrimoniale conduite depuis la fin du siècle dernier ait commencé enfin à porter ses fruits. Elle a rejoint les nouvelles préoccupations environnementales et des évolutions dans les choix de cadres de vie de nos contemporains. Cela conduit à un net regain d'intérêt pour ce type de bâti ancien et à une reconsidération positive des techniques associées, qui se traduisent par des restaurations soucieuses de conserver l'authenticité des bâtiments et de renouer avec des traditions constructives anciennes respectueuses de l'intégrité des bâtiments. L'ouvrage nous en donne d'ailleurs deux beaux exemples (Launay Violet à Melesse et la Thébaudière à Montgermont).

Toutefois, ne nous illusionnons pas, ces belles restaurations restent minoritaires et nécessitent, dans les conditions économiques actuelles du secteur du bâtiment, soit de gros moyens financiers, soit l'investissement (lourd et de longue durée...) de la passion. En parallèle, l'effort de documentation du bâti en pan de bois ancien encore en élévation doit donc être plus que jamais maintenu, en usant de toutes les techniques disponibles aujourd'hui. Il s'agit souvent d'une lutte contre le temps, la célérité s'impose donc. Dans ce travail, le service de l'Inventaire joue un rôle majeur qu'il convient vraiment de souligner et de louer, aussi bien dans la recherche proprement dite que dans la vulgarisation des résultats de celle-ci, qui est indispensable pour une politique de préservation sur le long terme du bâti ancien.

Souhaitons pour conclure que ce petit livre très pédagogique, qui vise le plus grand nombre tout en offrant un propos de très grande qualité scientifique, sache attirer l'attention des décideurs (et financeurs...) publics, ainsi que des propriétaires, sur la nécessaire préservation de ce patrimoine en danger et qu'il puisse susciter de nouvelles vocations, tant pour la poursuite du travail de recherche engagé que pour la mise en chantier de nouvelles restaurations. La destruction, scandaleuse à plus d'un titre, au printemps 2020 d'une maison à pan de bois du ^{xvii}e siècle dans le centre du village de Geudertheim (Bas-Rhin) par la mairie, alors que le bâtiment ne présentait aucune faiblesse structurelle, montre que le combat est encore loin d'être gagné...

Pierre-Yves LAFFONT

CHAURIS, Louis, *Le massif granitique du Huelgoat. Pierres, carrières, constructions*, Paris, Presses des Mines, collection sciences de la terre et de l'environnement, 2019, 152 p.

Excellent connaisseur du Massif armoricain, le géologue Louis Chauris, directeur de recherche au CNRS à la retraite vient de consacrer un ouvrage de 152 pages au massif granitique du Huelgoat, dans une série consacrée aux sciences de la terre et de l'environnement, publié aux Presses des Mines. Un tel travail pourrait paraître